Maxime plutôt qu'elle ne le comprit. Sans doute, ces compliments lui firent l'effet d'une musique nouvelle, mais rêvée depuis longtemps. Elle répondit sans colère, sans surprise, en assez de mots cependant pour achever de lui tourner la tête.

—Monsieur, dit-elle à Maxime qui prenait congé d'elle en la reconduisant, je crois bien que j'ai commis une erreur, ce n'est pas que je la regrette... mais ce n'est pas vous qui m'aviez invitée pour le quadrille.

—Mademoiselle, répond Maxime, le bonheur est ainsi fait... il ne favorise certaines gens comme moi... que par hasard.

—Je ne crois pas au hasard, riposta la belle en souriant.

—Merci donc à la Providence, et à vous merci !

...Et cette nuit-là, Maxime, rentrant chez lui, se jeta tout habillé sur son lit en murmurant de très bonne foi et avec une consternation comique :

—Je suis amoureux !... Je suis fichu !

III

—Madame de Sarnem ?

—Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

Savez-vous si M. de Morigny est arrivé ?

—Il a dîné ici, monsieur.

—Bien ! annoncez monsieur Jules de Breuil.

On dansait au piano. Madame de Sarnem était vêtue de blanc comme une jeune fille, avec une petite couronne d'aubépine sur le front. Sa fille, vêtue comme elle, paraissait être sa sœur cadette.

Madame de Sarnem était jolie et Mathilde assez bien faite, mais cette dernière avait les traits communs, la tournure gauche, le geste saccadé.

Jules demanda à Arthur si Mathilde était un parti.

Arthur répondit affirmativement.

Madame de Sarnem demanda à M. de Morigny qu'elle était la position sociale de Jules et Arthur lui dit qu'il était employé dans une administration publique aux appointements de trois mille francs par an, avec l'espoir d'un avancement prochain.

—Qui le conduira en province ?

—Cela dépendra de lui.

—Pourrait-il être préfet ?

—Je n'y vois pas d'inconvénient.